

les fleurs de

أزهار

yves saint laurent

P O E M È S

the flowers of

musée
YVES SAINT LAURENT
marrakech

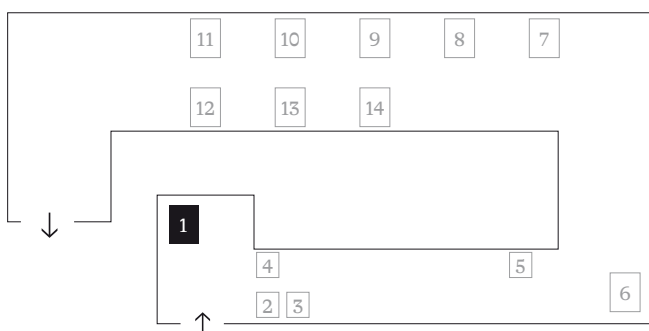


FONDATION
JARDIN MAJORELLE

Surprise

Je méditais ; soudain le jardin se révèle
Et frappe d'un seul jet mon ardente prunelle.
Je le regarde avec un plaisir éclaté ;
Rire, fraîcheur, candeur, idylle de l'été !
Tout m'émeut, tout me plaît, une extase me noie,
J'avance et je m'arrête ; il semble que la joie
Était sur cet arbuste et saute dans mon cœur !
Je suis pleine d'élan, d'amour, de bonne odeur,
Et l'azur à mon corps mêle si bien sa trame
Qu'il semble brusquement, à mon regard surpris,
Que ce n'est pas ce pré, mais mon œil qui fleurit
Et que, si je voulais, sous ma paupière close
Je pourrais voir encor le soleil et la rose.

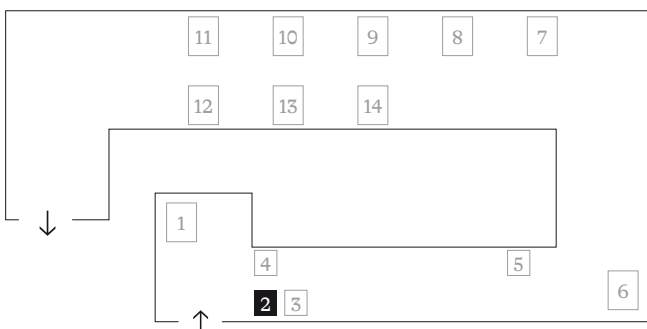
Les Éblouissements ANNA DE NOAILLES (1876–1933)



Quatrain

Tous les matins la rosée emperle les tulipes,
Les violettes inclinent leurs têtes, dans le jardin ;
En vérité rien ne me ravit comme le bouton de rose,
Qui semble ramasser autour de lui, sa tunique soyeuse.

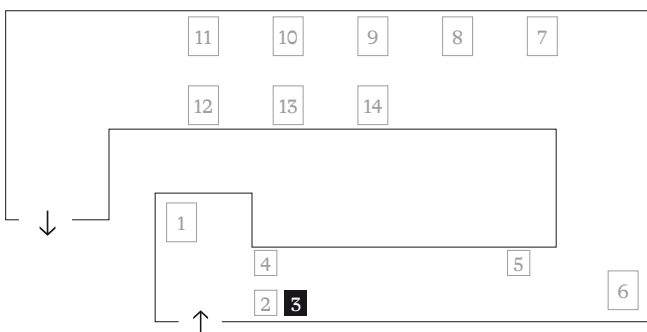
OMAR KHAYYĀM (1048–1131)



Quatrain

Sois jaloux en voyant la rose qui s'effeuille ;
Elle sourit et dit à celui qui la cueille
Déchirant le cordon de ma ceinture, enfin,
Je répands mes trésors d'amour sur le jardin !

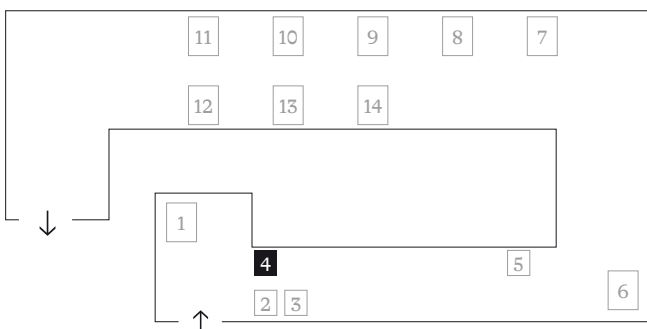
OMAR KHAYYĀM (1048–1131)



Quatrain

Vois, la brise a déchiré la robe de la rose,
De la rose dont le rossignol était enamouré ;
Faut-il pleurer sur elle, faut-il pleurer sur nous ?
La Mort viendra nous effeuiller et d'autres roses refleuriront.

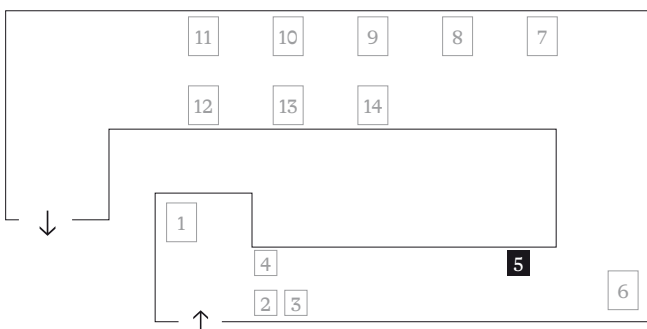
OMAR KHAYYĀM (1048–1131)



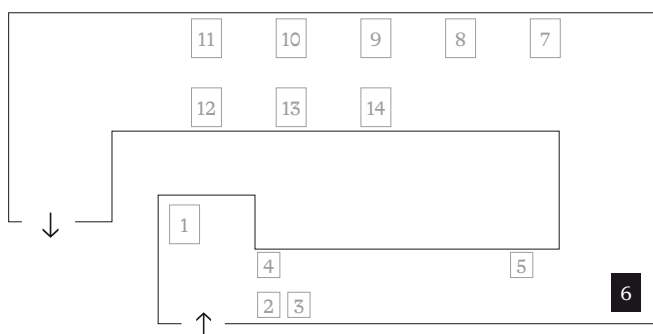
Quatrain

Le printemps doucement évente le visage de la rose ;
Dans l'ombre du jardin comme un visage aimé et doux !
Rien de ce que tu peux dire du passé ne m'est un charme ;
Sois heureux d'aujourd'hui, ne parle pas d'hier.

OMAR KHAYYĀM (1048–1131)



SÁ ADĪ (1210-1291/2)



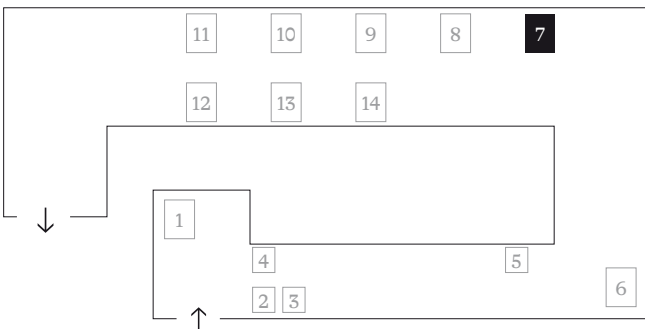
Salon

Amour des fantaisies permises,
Du soleil,
Des citrons,
Du mimosa léger.

Clarté des moyens employés :
Vitre claire,
Patience
Et vase à transpercer.

Du soleil, des citrons, du mimosa léger
Au fort de la fragilité
Du verre qui contient
Cet or en boules,
Cet or qui roule.

Les animaux et leurs hommes, les hommes et leurs animaux
PAUL ÉLUARD (1895–1952)



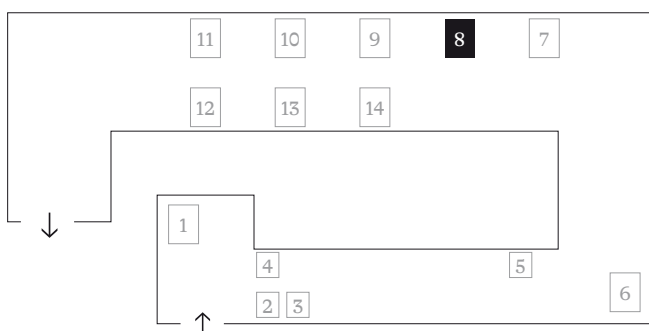
Dès l'aube... Joie !
Du nuage noir sur l'herbe parfumée,
L'hiver meurt et le printemps renaît,
Et le monde devient berceau de paix.

Les roses s'attifèrent,
Les haies se coiffèrent,
Et sur les cimes du platane,
Les grives formèrent orchestre.
Fleurissant dans les haies,
Les coquelicots,
Et, ornant les fleurs,
La rosée.
Sur le chef des coquelicots,
Un voile de musc,
Et sur la face des fleurs,
Un manteau de perles.

Les petites tourterelles apprirent à jouer de la flûte,
Et, de part et d'autre du ruisseau,
Les peupliers se firent coudre de nouveaux habits.

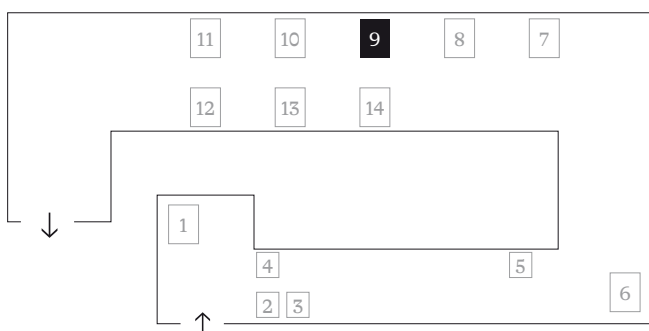
Et les amoureux perdirent âme et cœur
 Nous déchirâmes nos cœurs du chagrin de l'amour [...]

Diwān ABŪ NAJAM AHMED (11ème siècle E.C.)



Viens. Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
Sur les bords de la source aux moires assouplies,
Les nénufars dorés penchent des fleurs pâlies,
Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

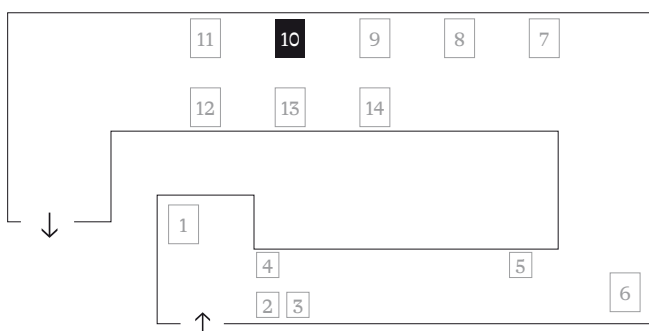
Les Stalactites THÉODORE DE BANVILLE (1823–1891)



Harmonie du soir

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !

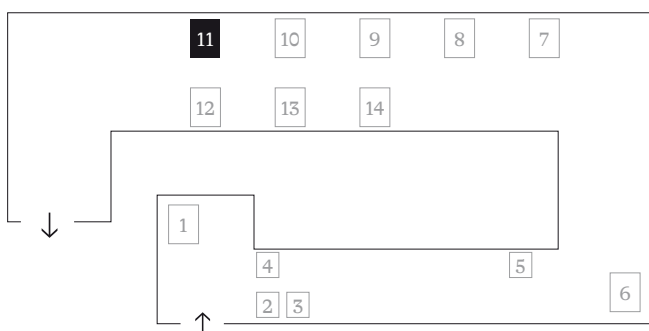
Les Fleurs du mal CHARLES BAUDELAIRE (1821–1867)



Rondeau de printemps

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.
Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
« Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie. »
Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie ;
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau.

CHARLES D'ORLÉANS (1394–1465)

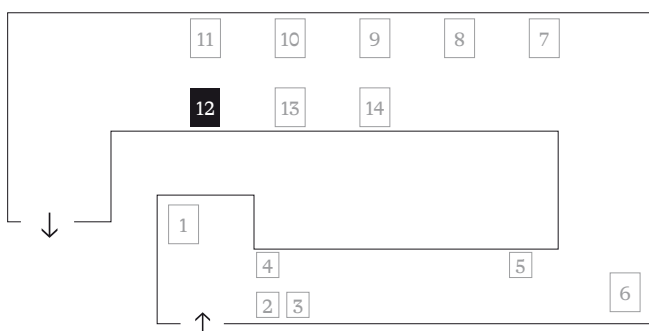


Les Roses

Je te vois, rose, livre entrebâillé,
Qui contient tant de pages
De bonheur détaillé
Qu'on ne lira jamais. Livre-mage,

Qui s'ouvre au vent et qui peut être lu
Les yeux fermés...
Dont les papillons sortent confus
D'avoir eu les mêmes idées.

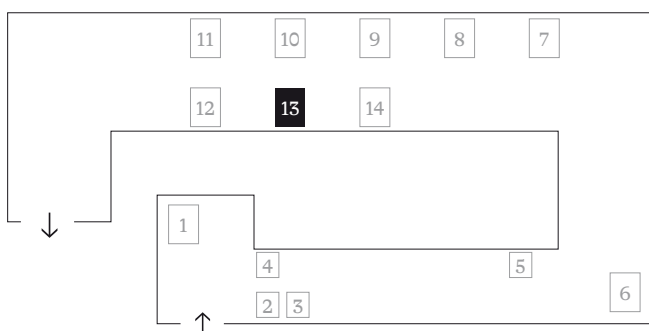
Pour la circonstance RAINER MARIA RILKE (1875–1926)



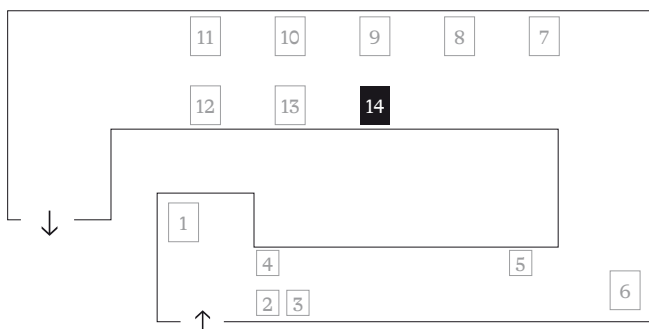
À une fleur séchée dans un album

Il m'en souvient, c'était aux plages
Où m'attire un ciel du Midi,
Ciel sans souillure et sans orages,
Où j'aspirais sous les feuillages
Les parfums d'un air attiédi.
Une mer qu'aucun bord n'arrête
S'étendait bleue à l'horizon ;
L'oranger, cet arbre de fête,
Neigeait par moments sur ma tête ;
Des odeurs montaient du gazon.
Tu croissais près d'une colonne
D'un temple écrasé par le temps ;
Tu lui faisais une couronne,
Tu parais son tronc monotone
Avec tes chapiteaux flottants ;
Fleur qui décore la ruine
Sans un regard pour t'admirer !
Je cueillis ta blanche étamine,
Et j'emportai sur ma poitrine
Tes parfums pour les respirer.
Aujourd'hui, ciel, temple et rivage,
Tout a disparu sans retour
Ton parfum est dans le nuage,
Et je trouve, en tournant la page,

Méditations poétiques ALPHONSE DE LAMARTINE (1790–1869)



IBN KHAFAJA (1058–1138/9)



La Dame de l'été

Sous les yeux d'or des églantines blanches,
Les liserons grimpent autour des fougères.
La fleur des ronces met de petites croix blanches
Dans la haie d'où surgissent les fougères.

L'herbe des près ondule en vagues blondes,
Qui vont mourir sous les pas du faucheur,
Il y a dans l'herbe des ailes bleues, des ailes blondes,
Et la grande aile noire de la faux du faucheur.

Alors j'ai vu, assis près d'une source,
Cueillant des joncs pour lier ses cheveux,
Une femme aux yeux clairs comme une source,
Qui me permit de baiser ses cheveux.

Et je fus plein d'amour pour les yeux verts
De la dame de l'été qui vient sourire
Au bord des sentiers, au fond des bois verts,
Et mirer dans les sources son beau sourire.

RÉMY DE GOURMONT (1858–1915)

